

Manuel Cirauqui

## ECLIPSE (VITTORIO SANTORO)

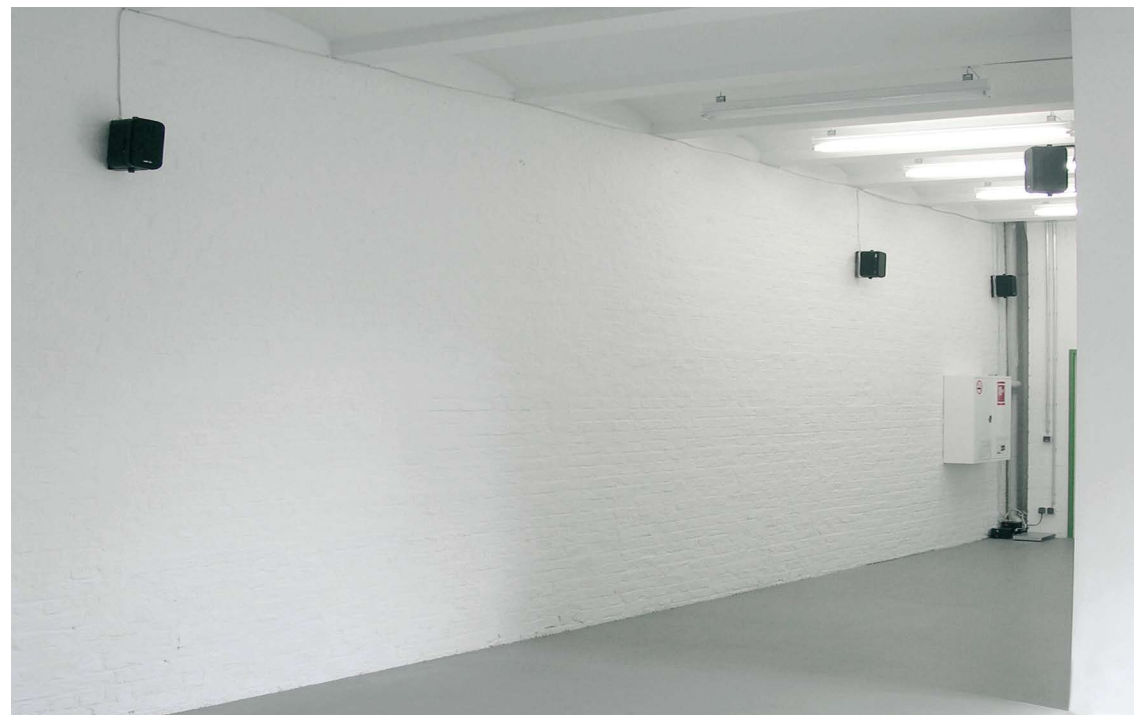
### *(Eclipse, I)*

Enfermés dans une vitrine transparente, deux ventilateurs déplacent l'air vers nulle part. La vitre qui nous en sépare est couverte d'un film qui la transforme en une glace sans tain, comme celles des salles d'interrogatoire. Les ventilateurs soufflent donc contre des miroirs évanescents. Depuis l'intérieur du lieu d'exposition, éclairé par des néons blancs, on peut encore voir partiellement la rue, alors qu'un enregistrement répète la phrase « you are still here », par intervalles irréguliers de trois à cinq secondes. Les mots passent de façon apparemment aléatoire à travers cinq haut-parleurs qui sont dispersés dans l'espace ; ils se répètent tout en changeant de lieu, rendant leur fonction déictique (« here ») inutile. La voix, extraite d'un film difficile à identifier, répète les mêmes mots, une fois après l'autre, mécaniquement, mais non sans insinuer une trace de nostalgie. Nostalgie et répétition mécanique s'entrechoquent aveuglément, comme les termes d'une contradiction dans l'oreille du visiteur. En tout cas, celui-ci sait que, malgré tous ses mouvements, ce « you » ne sera jamais lui, et qu'une faille invisible, non spatiale, lui ferme l'accès à l'« ici » de l'enregistrement. « Ici » n'est donc pas ici. Si à ce moment précis lui-même le prononçait, ce mot résonnerait sourdement comme un tir au milieu du vide. Un ici couvert, obstrué par un autre, un « toi » prononcé nulle part, un spectateur qui est déclaré, à son insu, absent. *Seule la transparence peut éclipser l'invisible.*

L'installation que l'on vient de décrire, intitulée *You Are Still Here (assisted version)* et réalisée par l'artiste Vittorio Santoro<sup>1</sup> en 2008, met le spectateur dans une situation que l'on pourrait qualifier de piège, une aporie ou *predicament* qui n'est pas moins physique pour le fait d'être linguistique, et à l'intérieur de laquelle notre liberté de mouvement, intacte, devient une source d'*étrangeté*. Les ventilateurs fonctionnant à l'intérieur d'une vitrine, déconnectés de l'espace qui les entoure, incarnent la partie « assistée » de l'installation (il existe une autre version où le dispositif sonore est présenté sans accompagnement). Entre les haut-parleurs et les ventilateurs existe une sorte d'analogie, tout à fait révélatrice : de même que le courant d'air qu'ils génèrent n'atteint aucun objet dans la salle, les mots émis par les haut-parleurs existent sur un plan autre que celui où se trouve le spectateur ; celui-ci est en conséquence confronté à une évidence matérielle où il ne peut pas s'intégrer. L'installation fait émerger le *maintenant* comme un point où l'emboîtement du corps et du langage révèle sa foncière insuffisance. Le corps se détache, se dés-identifie des pronoms (je, tu) et des adverbes (ici, là) qui le connectent au monde et qui lui permettent de donner du crédit à sa propre existence. Il s'agit moins d'une réfutation de l'existence du monde que du constat de son opacité – une opacité engendrée par le langage même qui le fait apparaître. Le texte de *You Are Still Here* pourrait nous faire penser à l'œuvre *First Poem Piece* de Bruce Nauman (« you may not want to be here / you may want



Vittorio Santoro, *You Are Still Here (assisted version)*, 2008, installation sonore, pièce sonore sur DVD, amplificateur, 5 haut-parleurs, 2 ventilateurs sur pied enfermés entre deux vitrines, feuille miroir sans tain, vue de l'exposition « Three Attempts To Avoid The Inevitable », Les Complices, Zurich, 2008, courtesy Vittorio Santoro, photo Marco Blessano



Vittorio Santoro, *You Are Still Here*, 2008, installation sonore, pièce sonore sur DVD, amplificateur, 5 haut-parleurs, vue de l'exposition « You Are Still Here », galerie 5213, Berlin, 2008, courtesy Vittorio Santoro, photo Patrick Lafievre



Vittorio Santoro, *Goodbye Darkness II*, 2005, installation, store vénitien, feuille adhésive effet miroir, moteur électrique, panneau en aluminium peint blanc et gravé, 9 x 70 x 1 cm, crayon, dispositif de suspension, dim. variables, vue de l'exposition « Ticker 9 », carlier | gebauer, Berlin, 2005, coll. Daniel Bosser, Paris, courtesy et photo Vittorio Santoro

to be here/you want to be here/you want to be/you may want to be/you may not want to be/you may not want/you may want/you may be/you may not be/you may not be here/you may be here/you may not want to hear/you may want to hear/you want to hear/you may not hear/you may hear/you hear ») ou à une autre pièce du même artiste, *Get Out of My Mind*, *Get Out of This Room*, toutes les deux de 1968. La dernière est une œuvre sonore où Nauman répète la phrase « get out of my mind, get out of this room » sans s'arrêter un seul instant, se forçant à respirer en même temps qu'il parle, en inspirant et en expirant les mots. Le spectateur écoute l'enregistrement dans une salle fermée, sans pouvoir se reconnaître comme destinataire de la phrase impérative et donc sans pouvoir y obéir. Les deux pièces de Nauman comportent des stratégies de séparation que nous retrouvons dans l'œuvre de Santoro décrite précédemment, même si, entre son travail et celui de Nauman (qu'il reconnaît ouvertement comme l'un de ses référents principaux), existe une différence subtile mais substantielle. Alors que chez l'Américain la parole subit un traitement objectal (matériel et sculptural) et objectif (dépourvu d'implications subjectivistes, d'émotivité), avec ce que cela comporte, pour le spectateur, de perturbation et de trouble, chez Santoro l'accent est constamment mis sur la décomposition d'un matériel essentiellement expressif. Il ne s'agit pas tant de donner accès à un niveau « chosal », objectivé de la voix, mais de mettre en évidence le fonctionnement émotif (sentimental, si l'on préfère) des choses qui composent le champ de l'existence humaine (canaux de représentation, meubles, débris), ainsi que de souligner le caractère machinal et réifié de tout comportement affectif exprimé par le biais du langage. En suivant cette même ligne de raisonnement, on pourrait lire la pièce *Goodbye Darkness II* (2005). Elle est composée d'un store blanc de type vénitien, suspendu au milieu de l'espace et ostensiblement abîmé sur l'un de ses côtés, et d'une plaque d'aluminium qui, tournoyant à proximité, le frôle à chacun de ses tours. Sur l'une des faces de celle-ci on peut lire, gravée, le mot allemand *HEUTE* [aujourd'hui] ; sur la face opposée, écrit au crayon, on lit le mot anglais *yesterday* [hier].

### ***(Emptiness as poetry, I)***

Tout être humain est forcé de constater, à un moment de sa vie, que le langage – seul outil dont il dispose pour s'exprimer – lui fait obstacle. Le poète germanophone Paul Celan intitula un de ses recueils *Sprachgitter* [grille de parole]. Cette expression pourrait servir pour aborder le travail de Vittorio Santoro – un artiste dont la formation, comme celle de Celan, est marquée par le plurilinguisme et par l'impossibilité de la traduction (une impossibilité qui laisse entrevoir une autre, plus troublante, celle de la référence même). La force du mot de Celan réside dans son caractère paradoxal : attrapé à l'intérieur du langage, le sujet de parole perçoit (et communique avec) l'extérieur à travers lui. Il n'y a pas de fenêtre au monde, mais plutôt une grille ; or si celle-ci est transparente, qu'y a-t-il dans ses creux ?

*Prends ce mot – mon œil le parle au tien !  
Prends-le, dis-le comme moi,  
Dis-le comme moi, dis-le lentement,  
Dis-le lentement, hésite-le,  
Et ton œil – garde-le ouvert encore tout ce temps !<sup>2</sup>*

La duplicité du langage, la distorsion entre l'œil et la parole, sont des thèmes également présents dans le travail de Santoro. Mais celui-ci n'est pas un poète, et non uniquement parce que la plupart des fragments figurant dans ses œuvres sont extraits de livres ou de la presse journalière. Dans son travail, le « poétique » survient comme un incident calculé au sein d'un matériau spécifique – la parole – dont l'environnement est toujours entièrement reconstruit